6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Trois mois — Six mois — Un An
Nord et Départements limitrophes . . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Vendredi 17 Novembre 1905

DIMANCHE

Nous commencerons la publication du grand roman de cape et d'épée, si passionnant, que nous avons déjà annoncé :

Cette œuvre magistrale de l'un des plus féconds romanciers du siècle dernier, fait revivre une des périodes les plus fertiles en événements violents du XVIIIe siècle et les phases les plus palpitantes, en intérêt et en émotion, ont pour théâtre les Flandres...

LIRE DIMANCHE

LE SERMENT DES HOMMES ROUGES

Aventures d'un Enfant de Paris

LES FAITS DU JOUR

EN RUSSIE, LA GREVE EST COMPLETE DANS LES USINES ET SUR LES CHEMINS DE FER. — LA SITUATION EST PLUS GRAVE QUE JAMAIS POUR LE TSARISME.

DANS SA PREMIERE SEANCE, LA CHAMBRE A CONTINUE LA DISCUSSION DES RETRAITES OUVRIERES. — MILLERAND A FAIT D'INTERESSANTES DECLARATIONS. — L'APRES-MIDI, LA CHAMBRE A VOTE LE BUDGET DU COMMERCE.

AU SENAT, M. VALLE A PRONONCE UN DISCOURS EN FAVEUR DE LA SEPARATION DES EGLISES ET DE L'ETAT.

ON ANNONCE LA REPRISE DU TRAVAIL DANS LES ARSENAUX DE LA MARINE.

EN ALLEMAGNE, LA GREVE DES OUVRIERS MINEURS A PRIS UNE GRANDE EXTENSION.

CHEZ LES TYPOGRAPHES

La grève des typographes qui se poursuit paisiblement à Lille et se terminera, après les premières victoires partielles, par une victoire définitive, attire en ce moment sur la « Fédération des Travailleurs du Livre » l'attention publique.

Beaucoup de camarades estiment que le mouvement des typos a été, pour le moins, audacieux ; de bons bourgeois sont stupéfaits de voir les plus puissantes maisons céder sur simple sommation de leurs ouvriers. Les uns et les autres ne connaissent pas la puissance de l'organisation des typographes.

En France, comme à l'étranger, l'imprimerie est l'industrie où le service du chômage est le mieux organisé. Pour la France, c'est même la seule industrie où ce service fonctionne dans tout le pays et donne des résultats importants.

Le camarade Fagnot, dans deux brochures publiées par l'excellente « Bibliothèque socialiste », a donné une statistique, à laquelle j'emprunte les chiffres suivants : Les typographes possèdent la première organisation française, tant au point de vue syndical, qu'en ce qui concerne le service de viaticum et de chômage. Fondée en 1881, la Fédération du Livre comptait le 1er janvier 1905 10.783 membres payants disséminés dans 168 villes de France, dont 3.424 à Paris, où ils forment quatre sections.

Depuis sa fondation, la Fédération possède un service de viaticum. Dans chaque ville où il passe, le chômeur reçoit, pour une distance de 40 kilomètres et au dessous, une indemnité de 2 francs et un supplément de 50 centimes par fraction de 20 kilomètres en plus, jusqu'à 200 kilomètres. En d'autres termes, l'indemnité perçue dans chaque ville où il passe, varie entre 2 et 6 francs ; quand le sociétaire a touché cent francs de viaticum, il n'a plus droit à l'indemnité pendant 18 mois.

De 1885 à 1897 inclus, soit une période de 13 ans qui a pu être considérée sur documents officiels, la dépense de viaticum s'est élevée à 106,400 francs, soit en moyenne 8,184 francs par an.

Après plusieurs années de travaux préparatoires, la Fédération du Livre — tant pour suivre l'exemple des fédérations typographiques de l'étranger que pour atténuer les conséquences de l'introduction de la machine à composer — a fondé une caisse de chômage. A cet effet, un fonds de réserve de 53.000 fr. (produit d'une cotisation supplémentaire de 50 centimes par membre et par mois) fut constituée pendant l'année 1900. Le service du chômage réglé par le Congrès de 1900 fonctionne depuis le 1er janvier 1901.

Par suite de la nouvelle institution, la cotisation fédérale a été successivement portée : à 1 fr. 25 jusqu'en avril 1902 ; à 1 fr. 50 jusqu'au 1er avril 1904 ; depuis lors, elle est de 2 francs par membre et par mois.

Le chômage se décompose en chômage par manque de travail et le chômage par suite de maladie. La cotisation est unique pour tous les services fédératifs, mais la comptabilité est distincte pour les dépenses de chaque service ; il est donc facile de déterminer la cotisation affectée au chômage proprement dit. Après avoir été estimée à 0 fr. 27 centimes pendant les deux premières années, cette cotisation peut être évaluée maintenant à 0 fr. 55 par membre et par mois.

L'indemnité est de 2 francs par jour, et sa durée est de 36 jours par an. Une indemnité de 10 francs est en outre allouée au chômeur quittant la localité.

Pendant une période de quatre ans, de 1901 à 1905, le nombre moyen des chômeurs a été de 1.242, soit 12 % chaque année ; et le nombre moyen des journées indemnisées de 24.439. La durée de l'indemnité n'étant encore que de 36 jours par an, un nombre élevé de chômeurs ont épuisé l'indemnité avant d'avoir retrouvé un emploi ; ce côté du problème n'est pas sans préoccuper la Fédération et sera solutionné.

Pour ces années 1901 à 1905 la dépense s'est élevée à 229.527 francs : 42.812 fr. pour le viaticum ; 186.715 fr. pour le chômage ; soit en moyenne 57.380 fr. par an. Pour chaque adhérent, la dépense moyenne ressort à 5 fr. 40, ou 0 fr. 45 centimes par mois. Ainsi 10.000 membres d'une même profession, habitant 168 villes différentes, peuvent, au moyen d'une caisse fédérale, verser régulièrement un secours de route et soutenir leurs chômeurs pendant 36 jours par an, avec un versement individuel de 0 fr. 45 centimes par mois prélevé sur cotisation.

La caisse fédérale assure donc un maximum d'avantages pour un minimum de cotisations.

Dans une caisse syndicale, qui ne groupe que les membres de la profession dans la localité, les ouvriers qui chôment peu ou pas du tout, par le versement régulier de la cotisation, viennent en aide aux ouvriers frappés par le chômage ; — dans la caisse fédérale, qui groupe les ouvriers de la même profession sur toute l'étendue du pays, l'esprit de solidarité est beaucoup plus efficace. Non seulement comme dans la caisse syndicale, les ouvriers de la localité paient pour les chômeurs de cette localité, mais les localités non atteintes par le chômage paient pour celles qui subissent des chômages intenses ou prolongés.

Voici, pour la caisse fédérale du Livre, qui comptait 168 sections en 1905, le nombre de celles qui ont payé les cotisations statutaires sans recevoir une seule indemnité : 46 sections en 1901 ; 37 en 1902 ; 29 en 1903 ; 23 en 1904 ; et nous ne parlons pas des nombreuses sections qui, chaque année, ont versé en cotisations une somme plus élevée que le montant reçu.

La cotisation a donc plus que doublé : 2 francs par mois au lieu de 75 centimes — à la suite de la fondation du nouveau service. Cette augmentation n'a pas fait diminuer l'effectif de la Fédération du Livre ; il a, au contraire, augmenté de 1.600 membres depuis 1901.

Dans la lithographie, le service de chômage n'est pas encore une institution fédérative ; mais tout syndical adhérent à la fédération lithographique doit, aux termes d'un article des statuts adopté en 1900, instituer une caisse locale avec indemnité minimum de 2 fr. par jour. Il existe 20 caisses locales (je ne vois pas figurer Lille) dans la profession.

L'indemnité est de 2 francs dans dix caisses ; elle va de 2 fr. 50 à 3 fr. 50 dans les autres. La durée de l'indemnité entre 30 et 48 jours par an dans 12 caisses ; elle est de 60 jours dans 6 caisses, dont 5 de Paris. Sur 2.289 adhérents, 637 soit 22 % ont chômé pendant 19,893 journées et reçu 51.965 francs.

Pour certaines caisses, la dépense a atteint 49 fr. 32 par adhérent ; d'autres n'ont eu qu'une dépense de 1 fr. 66 par adhérent. Cette variation énorme de la dépense entre des caisses de la même profession, montre la supériorité d'une caisse fédérale, c'est-à-dire d'une caisse centrale unique, sur des caisses syndicales et locales.

La question de la fusion des caisses locales est à l'étude ; elle sera sans doute *prochainement résolue*.

En insistant sur ce bel exemple d'organisation dans la Fédération du Livre, je ne puis m'empêcher de songer aux si louables efforts de nos camarades Goniaux et Cordier qui, avec Evrard et Beugnet, poursuivent la création de caisses de chômage dans les bassins miniers du Nord et du Pas-de-Calais. Et j'ai pensé que le fonctionnement, d'une part, d'une caisse fédérale, d'autre part, des caisses syndicales-locales, dans deux industries sœurs, comportaient pour les premières tentatives chez les mineurs un encouragement et un enseignement.

G. DESMONS.

LIBRES PROPOS

Généralissime et Général

Tout le monde sait que si la France n'a plus de maréchaux, elle possède un généralissime

Le rôle de ce personnage n'est pas prévu par les lois. Mais il serait, paraît-il, défini par une lettre de service et s'exercerait surtout en temps de guerre.

Pour l'instant, c'est M. Brugère, soldat d'antichambre, qui porte ce titre superlatif — et « supercoquentieux ». — comme dirait Pitou.

Le généralissime Brugère est donc la plus haute unité du haut commandement de l'armée française.

Il ne s'agit pas de rechercher s'il a mérité d'être le premier, mais de savoir si, étant le premier, il est affranchi des obligations imposées au dernier des soldats.

Entre ces obligations il en est une connue de tous, qui porte que l'inférieur doit le salut à son supérieur et que celui-ci doit rendre le salut à son inférieur.

C'est l'A. B. C. du métier militaire, la première chose que l'on enseigne aux recrues.

Or, ces jours derniers, notre généralissime faisant une promenade à cheval fut croisé par le général Percin qui le salua.

M. Brugère détourna la tête et piqua des deux.

Mais il avait compté sans son homme !

Le général Percin poursuivit le généralissime et l'ayant abordé lui dit :

— Général, je vous ai salué et vous n'avez pas répondu à mon salut.

— Je ne vous ai pas vu, s'excusa le généralissime.

— Eh bien, maintenant que vous me voyez, je renouvèle mon salut.

...Et faisant reculer sa monture, le général Percin salua à nouveau son chef.

— Faites comme si je ne vous avais pas vu, répondit le généralissime, au lieu de se conformer au règlement sur le service des places.

Et il partit tranquillement, car il savait le général Percin trop maître de lui pour redouter une correction méritée.

Cependant l'incident fut porté devant le Ministre de la Guerre, et M. Etienne convoqua le généralissime Brugère et le général Percin à son cabinet.

Là, M. Brugère fut piteux...

— C'est la faute à *ma vue*, s'excusa-t-il encore et pour bien prouver qu'il était un discipliné, sinon un homme de bonne foi, devant le Ministre même, il salua militairement le général Percin.

Et M. Etienne de se frotter les mains. Ne venait-il pas de sauver le prestige de l'armée !

Eh bien, non, M. Etienne n'a rien sauvé du tout et M. Brugère, en rectifiant la position, ne s'est pas lavé de sa grossièreté première.

La comédie qui s'est déroulée sous les yeux du ministre ne trompera personne.

D'ailleurs les journaux nationalistes et cléricaux qui, naturellement, ont pris fait et cause pour le généralissime insolent contre le général trop scrupuleux, se sont chargés de nous édifier pleinement sur les dessous de cette comédie.

Ils ont crié par dessus les toits que M. Brugère avait agi intentionnellement, qu'il avait recherché l'occasion d'agir comme il l'avait fait et que s'il avait présenté de vagues excuses, c'était avec l'arrière-pensée que la portée de son premier acte ne perdrait rien de ses effets.

Le généralissime a certainement raisonné juste en ce qui concerne les nombreux « camarades » réactionnaires et cléricaux qu'il compte dans l'armée ; mais il s'est trompé sur le sentiment public.

Dans tous les milieux républicains, sa duplicité a soulevé la réprobation et le dégoût.

En ne se rétractant pas, il aurait sans doute été considéré comme le généralissime de l'indiscipline, et le Ministre l'aurait probablement cassé aux gages, mais il aurait eu au moins le courage de ses haines ; tandis qu'en se rétractant pour conserver sa fonction aussi haute que bien rémunérée, il laisse à tous, même à ceux à qui le général Percin est indifférent, l'impression d'un jésuite en pantalon rouge.

G. SIAUVE-EVAUSY.

CHRONIQUE

LA GRANDE CLAIRE

Au temps de ma jeunesse, j'avais un parent, le docteur Clozard, qui dirigeait dans les environs de Paris une maison de santé où je dînais chaque semaine.

Dans cet établissement, qui s'élevait comme un petit Charenton intime et campagnard sur la lisière d'une forêt, se trouvait depuis de longues années une folle bien étrange.

Malgré sa vieillesse, ses doigts toujours habiles faisaient merveille dans la lingerie qui l'employait. A cause de sa taille élevée on l'appelait la « Grande Claire ». Sa douceur était extrême. Elle souriait à tout le monde et fredonnait d'une voix dolente je ne sais quelle chanson d'amour.

Pour cette folle, le monde était peuplé de squelettes vivants. Hommes, femmes, enfants, vieillards, animaux, tout n'était que squelettes sous son regard un peu vague, perdu dans des régions extravagantes et chimériques.

Pour cette folle, nous n'étions qu'un monde privé de muscles et de chairs, des pièces anatomiques animées, causant, riant, discutant, s'endormant, se réveillant, naissant, grandissant, aimant, vieillissant, mourant.

Le plus bizarre était que ce monde imaginaire apparaissait à la Grande Claire comme la chose la plus simple et la plus naturelle.

Un soir que nous nous trouvions réunis dans le fumoir du docteur, on lui demanda s'il connaissait l'événement dans lequel avait sombré la raison de la folle et, presque dans les termes où je vais la raconter, il nous dit la dramatique histoire de la Grande Claire.

* * *

Il y a environ cinquante ans, Claire Loby, une des plus belles filles de la banlieue parisienne, avait été fiancée à un brave garçon, André Larive, l'un des gardiens de Montfaucon.

Ils devaient se marier un 3 novembre. La veille au soir, jour des Morts, André, retardé dans son inspection quotidienne, se voit tout à coup prisonnier dans les cours immenses et silencieuses.

Par mégarde, les portes énormes ont été fermées. La nuit arrive. Il est seul. Il appelle au secours, mais sa voix se perd dans ces solitudes. Qui donc pourrait entendre et lui répondre ? Deux cours vastes et désertes s'étendent au delà de celle où il se trouve enfermé.

Impossible de franchir les hautes murailles, impossible d'ébranler les portes massives. L'obscurité est complète. Nul bruit, si ce n'est les plaintes du vent et le son lointain des cloches attristées qui pleurent les morts.

Comme un fou, André s'élance vers la porte, la frappe, la pousse, la secoue, l'ébranle, mais la porte résiste. Elle résisterait à dix hommes. Le gardien appelle, il crie, il crie encore. Seules, les cloches lui répondent au loin et le vent couvre sa voix de ses lamentations aériennes.

Tout à coup, un bruit bizarre et léger, sorte de frôlement mystérieux frappe son oreille, et en même temps, de tous les côtés arrivent des nuées de rats, taches immondes et vivantes, qui courent, trottent, glissent, ondulent, fourmillent, entourent, assaillent le gardien affolé.

Il les sent grimper le long de ses jambes, de ses cuisses, sur son dos, sur sa poitrine, sur ses bras, sur ses mains...

* * *

Près de lui est une échelle, il la saisit, la dresse, escalade les barreaux qui fléchissent sous le poids de son corps, se brisent. L'échelle tombe et, d'ailleurs, elle ne saurait atteindre au tiers de la muraille.

A chaque instant, la troupe affamée des rats augmente, se pousse, se presse, se renforce, se bouscule, se dispute, s'excite, s'acharne. André en est couvert...

A quoi pourrait lui servir sa bravoure, son sang-froid, sa vigueur? Il regarde autour de lui : d'un bout de la cour à l'autre, ce sont des flots vivants qui se succèdent, se poussent, montent toujours. Je ne sais quelle mer grouillante et sombre, ponctuée de têtes frémissantes, de museaux pointus, de gueules avides, de queues sordides.

Le gardien essaie de fuir, d'appeler encore au secours ; mais il suffoque, il est sans voix et ses pieds glissent sur les bêtes entassées. Et d'ailleurs, où irait-il ? Est-ce que l'on sort de Montfaucon...

Soudain, par un suprême effort, il secoue cette masse grimpante, cette lèpre acharnée, qui l'accable et l'étreint, le ronge, le déchire. Puis, affolé, couvert de sang, les habits en lambeaux, les chairs déchiquetées, ruisselantes il bondit en faisant un écart prodigieux, comme s'il espérait changer les chances de la lutte en portant plus loin le théâtre du combat.

Peine inutile ! Déception cruelle ! La bande affamée des rats reste, comme un seul crochet, *rivée à ses flancs et les assaillants*, frémissants, palpitants, opiniâtres pendent le long de ses bras en grappes hideuses...

C'est à peine si, entre deux morsures cruelles, entre deux cris de douleur, il parvient à arracher de sa poitrine un des plus hardis qui s'obstine à le ronger.

Ses vêtements ne sont plus que des loques et le sang coule à flots de ses chairs mutilées. Un rat s'est glissé dans sa manche, un autre déchiquète son cou, un troisième atteint sa tête, un quatrième promène sur son visage un corps rapide et velu...

A ce moment, André Larive aperçoit contre le mur une barre de fer, son salut peut-être ; il s'élance, la prend et s'en défend avec une ardeur désespérée contre l'invasion qui monte toujours, plus grouillante et plus avide !

S'il fait un pas en frappant avec cette massue, tout recule ; s'il fléchit sous le nombre, tout s'élance à l'assaut. Il lutte, lutte encore ; puis, il tombe et disparaît sous une colline vivante, mouvante et gigantesque fourmilière de corps immondes, de museaux rougis, de têtes, de pattes et de queues qui se confondent dans une sorte de galop vertigineux...

Le lendemain, on trouva le cadavre... non, le squelette du gardien gisant à côté de la barre de fer. Tout autour, masse hideuse, grouillaient, dans une flaque de sang, une trentaine de rats monstrueux qu'André Larive avait assommés.

Ce squelette, auquel adhéraient encore quelques fragments de chair dédaignés des rongeurs repus, fut transporté dans la loge du gardien et étendu sur son lit.

Quelques instants après arrive Claire Loby, haletante et troublée, inquiète de ne pas avoir vu son fiancé la veille et comme poussée par un pressentiment affreux.

Elle est là debout, immobile, anxieuse :

— Où est mon fiancé ? Avez-vous vu mon cher André?

— Ton fiancé, pauvre enfant, le voici : les rats l'ont dévoré.

Et soudain, sans verser une larme, sans jeter un cri, la jeune fille se met à sourire et à chanter d'une voix dolente la chanson d'amour qu'elle fredonne depuis un demi-siècle.

Son âme venait de s'envoler au pays de la Folie.

Et depuis cette date terrible, ajouta le docteur Clozard, la Grande Claire a vécu sans effroi, sans souffrance et sans étonnement parmi des squelettes imaginaires, dans un monde macabre fait à l'image de celui qu'elle aimait.

FULBERT-DUMONTEIL.

ÉCHOS ET NOUVELLES

ALBUM DU BAISER

M. Bertillon n'avait certainement pas prévu l'application de son système de « l'empreinte du pouce » que vient de faire Miss Evans, de Londres.

Miss Evans a inventé l'album du baiser, l'album où les pensées, les quatrains, les madrigaux sont remplacés par un baiser visible, éclatant.

Voici comment la chose se pratique : Sur un tampon, on étend une substance non-adhésive, couleur carmin. La personne invitée aux honneurs de l'album, imbibe ses lèvres de cette substance et embrasse ensuite la page immaculée de l'album, qui lui est réservée.

Les gens s'imaginent, a déclaré Miss Evans, à un interviewer, que tous les baisers se ressemblent ! Erreur profonde. J'en ai deux cents dans mon album ; tous dissemblables. Il y en a des gros et des minces, des énergiques et des tendres, des larges et des étroits.

Jusqu'à présent, Miss Evans n'a collectionné que les empreintes des lèvres de sa famille et de ses amies intimes, mais elle se propose de solliciter des baisers d'hommes célèbres et a, d'ailleurs, le ferme espoir d'en recueillir une riche moisson.

CONSERVATOIRE D'OISEAUX

Une honorable habitante de Londres vient de fonder en cette ville une « Académie de musique » destinée spécialement à l'instruction vocale des oiseaux, et elle se charge, moyennant la modique somme de 50 francs, de faire apprendre trois chansons à ses petits pensionnaires emplumés. Il y a dans son « Académie » de vastes chambres dont chacune est munie d'un phonographe. Les oiseaux passent tout à tour dans chacune de ces chambres, et c'est à l'aide dudit instrument que se fait leur éducation. Il suffit généralement de trois semaines, paraît-il, pour que celle-ci soit complète et que le pensionnaire soit passé à l'état de virtuose. Une seule fois, dit-on, un réfractaire à l'enseignement n'a donné aucun résultat après six mois d'études sévères.

LE ROI D'ESPAGNE EN JUSTICE

Ce n'est pas seulement à Berlin qu'il se rencontre des juges à la barre de qui comparaissent les rois. A Madrid aussi les monarques reçoivent des assignations. Ainsi M. Fernandez Duro réclame à Alphonse XIII 60,000 pesetas de dommages-intérêts pour dégâts causés à un ballon dont il est propriétaire. Les circonstances qui ont déterminé cette poursuite valent d'être rapportées.

Lors du dernier match aristocratique organisé à Madrid, Alphonse XIII qui y assistait trouva un ballon abandonné dans un champ. Prenant place dans la nacelle, il le fit délester et s'apprêtait à faire une ascension, quand un aide de camp, devinant les desseins du roi, endommagea le ballon pour l'empêcher de s'élever dans les airs.

Elégante façon de se mettre en travers d'un caprice de prince.

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

La RÉVOLUTION en RUSSIE

La grève générale

Admirable organisation ouvrière. — Cessation immédiate et complète du travail. — Détails typiques. — Affolement tsariste. — Vaines tentatives de fuite d'un grand-duc. — Nicolas retenu à Péterhof. — Les réclamations des grévistes. — Le gouvernement en fâcheuse posture. — Les grévistes résolus à la lutte à outrance.

Pétersbourg, 16 novembre. — Comme on le sait, la grève générale a recommencé hier : les usines et les ateliers chôment, les communications par chemins de fer sont de nouveau interrompues.

Il est indiscutable que le parti protestataire ouvrier est magnifiquement organisé. *Ceux qui le dirigent, sont réellement des* manieurs d'hommes de premier ordre, les stratèges les plus adroits qu'eût pu envier l'armée russe.

Le Comité central de l'Union des Unions avait officiellement protesté : premièrement contre la proclamation de l'état de siège en Pologne ; deuxièmement, contre la condamnation à mort d'environ trois cents marins de Cronstadt. Le Comité sommait le gouvernement de lui donner satisfaction, sous peine de voir la grève éclater de nouveau. Le gouvernement fit la sourde oreille. Mal lui en prit, car le Comité lançait hier matin, l'ordre de cesser le travail. L'effet de cette injonction ne tarda pas à se produire. A dix heures, les ouvriers désertaient tous les ateliers dans Pétersbourg et la banlieue.

En dépit des efforts et des prières des patrons et des contremaîtres, à onze heures du matin, tout était vide.

Les ouvriers des fabriques de tabacs installées dans la ville avaient les premiers donné le signal de la grève. Ils furent bientôt suivis par les travailleurs des autres industries.

Enfin, à midi, les chemins de fer de la ligne de Varsovie déclaraient la grève à leur tour. Le train partant pour la France était le long du quai, bondé de voyageurs. Il comprenait trois grands wagons-sleeping et un wagon-restaurant, et chaque compartiment était encombré de Russes gagnant l'étranger. Le chef de gare allait donner le signal du départ, quand arriva le délégué du Comité supérieur de la grève. Il s'approcha du mécanicien et lui dit, au nom du Comité des Unions, qu'il devait lâcher sa vapeur, décrocher sa locomotive et rentrer au dépôt. Aussitôt le mécanicien et son chauffeur exécutèrent point par point les ordres qu'ils venaient de recevoir, et cela malgré les protestations du chef de gare et des représentants de la police. On vit la locomotive s'éloigner et regagner le dépôt.

Cependant les voyageurs affolés poussaient des cris de protestation et mettaient la Compagnie en demeure de les faire partir. On chercha vainement partout un autre mécanicien ou un autre chauffeur. Force fut à tout le monde de débarquer.

Pendant que ces scènes tumultueuses se passaient en gare, les employés du chemin de fer culbutaient en travers des voies, à quinze verstes à peu près de Pétersbourg, plusieurs wagons de marchandises et rendaient ainsi la circulation totalement impossible.

Le Nord-Express, qui devait partir à six heures vers Paris, a dû être supprimé. Il comprenait cinq voitures au lieu de trois, comme d'habitude, et toutes les places, est-il besoin de le redire ? avaient été retenues d'avance. C'est en vain que les voyageurs auraient protesté contre un cas de force majeure comme celui qui paralysait toute action de la Compagnie des chemins de fer.

Alors, ce fut un spectacle étrange dans Pétersbourg. Quittant la gare où ils venaient d'éprouver à la dernière minute une si singulière déconvenue, les voyageurs entreprirent un exode en foule vers le quartier de Wassili-Ostroff, où sont les bureaux de la Compagnie de navigation qui fait le service entre Pétersbourg et Stettin. Mais, là, toutes les places qu'on avait pu retenir étaient déjà prises, et il n'y avait pas de bateau disponible.

Le grand-duc Nicolas Nicolaiévitch, récemment nommé commandant général des troupes de la circonscription militaire de Pétersbourg, multipliait les démarches pour avoir des places et s'enfuir à l'étranger, mais vainement.

Si je vous donne ce détail typique, c'est pour vous prouver combien l'affolement est général à l'heure actuelle.

Depuis plusieurs jours, on ne cessait de s'inscrire pour retenir des places, non seulement dans les trains de luxe, mais même dans les trains ordinaires. Le moindre coin était retenu pour plus de quinze jours. Aujourd'hui, tous ces gens qui espéraient s'enfuir de Russie et comptaient les minutes sentent monter en eux une terreur folle, au fur et à mesure qu'ils prennent mieux conscience de la forte organisation de l'adversaire.

Celui-ci a continué tranquillement sa manifestation protestataire. A trois heures de l'après-midi, les chemins de fer de la Baltique ont à leur tour déclaré la grève. Cette décision a eu, de suite, une conséquence particulièrement importante et au moins curieuse. L'empereur, qui devait quitter Péterhof à destination de son château de Tsarskoié-Selo, a dû remettre son voyage à une date indéterminée. Aucun mécanicien ne consent en effet à marcher pour conduire le train impérial.

Un chef du parti révolutionnaire me déclarait tout à l'heure qui si satisfaction entière, absolue, ne leur est pas donnée, tant pour les marins de Cronstadt que pour la question polonaise, la grève continuera demain en se généralisant chaque jour davantage. Elle s'étendra non seulement aux chemins de fer, mais aux télégraphes, à toutes les administrations, et bientôt à toutes les industries. Déjà, aujourd'hui, les journaux n'ont pas paru en raison de la grève des typographes.

Tout est donc organisé formidablement pour une résistance minima d'un mois.

Que va faire le gouvernement ? Céder est bien dangereux pour l'avenir. Et d'autre part, refuser toute satisfaction est encore plus dangereux pour le présent.

L'impression à Pétersbourg

Pétersbourg, 16 novembre. — Partout on ne rencontre que gens anxieux échangeant les impressions les plus sombres.

Chacun est ici convaincu que le Comité de la grève ira jusqu'au bout pour prouver sa toute-puissance et que, d'autre part, le gouvernement est dans la presque impossibilité de céder à un ultimatum semblable sans faire un aveu de son impuissance absolue.

On parle également d'une intervention des puissances. En tout cas, tous les étrangers de passage à Pétersbourg ou établis ici, *protestent contre l'apathie gouvernementale*. Toutes les ambassades sont assiégées par des visiteurs réclamant non seulement de l'aide pour sauvegarder leurs affaires commerciales compromises, mais encore une protection effective pour leurs personnes. Nombreux sont ceux, en effet, qui pensent que leur sûreté personnelle est menacée.

Je ne crois pas, pour ma part, qu'il faille s'exagérer à ce point ce danger. Néanmoins, la situation est évidemment très grave.

Le Nord-Express venant de Paris a été hier soir, arrêté à la station de Gatchina, et les voyageurs ont dû gagner Pétersbourg en voiture.

Les artistes du Théâtre-Français ont décidé de continuer les représentations quand même. Dans la ville, en effet, tout est calme en apparence, les ouvriers ayant pris la résolution de s'abstenir de toute manifestation extérieure et opposant au pouvoir la seule force d'inertie.

Les dirigeants du mouvement

On télégraphie de Pétersbourg :

Tous les syndicats organisés ont obéi au mot d'ordre du comité central. La grève générale a éclaté dans tout l'empire. Le trafic sur les chemins de fer est suspendu.

L'ordre le plus parfait ne cesse de régner. Une des causes essentielles de la décision prise par le comité central est l'échec des négociations entre patrons et ouvriers à Pétersbourg. Les ouvriers demandaient la journée de huit heures, que les patrons étaient disposés à accorder moyennant déduction proportionnelle des salaires ; mais les ouvriers ont repoussé cette proposition.

On trouve parmi les organisateurs de la grève, d'anciens fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, du temps de Plehve, qui sont devenus socialistes. On assure qu'ils possèdent toutes les statistiques et tous les renseignements du ministère de l'Intérieur qui leur sont maintenant d'une grande utilité. Ces anciens fonctionnaires forment maintenant le Directoire des ouvriers, auxquels ces derniers obéissent avec une grande ponctualité.

Pétersbourg isolé

REVOLTE DES TROUPES

Londres, 16 novembre. — On télégraphie de Pétersbourg aux journaux que la grève s'étend rapidement. Soixante délégués ont quitté la capitale en toute hâte pour se rendre dans toutes les grandes villes et pour faire cesser le travail.

Aujourd'hui, le conseil des ministres s'est réuni à Tsarskoié-Selo, sous la présidence du tsar pour discuter les mesures à prendre.

Les habitants aisés s'empressent de partir. Les navires sont pleins. Pour la première fois depuis le commencement de l'agitation, la même terreur s'est emparée des Russes et des résidents étrangers.

Le chargé d'affaires à l'ambassade britannique a étudié hier soir avec les principaux membres de la colonie britannique ce qu'il conviendrait de faire pour assurer la sécurité des nationaux anglais et pour faire partir toutes les femmes non mariées, comme les gouvernantes, les ouvrières d'usine.

Beaucoup de gens se réfugient en Finlande.

Aujourd'hui les trains ne circulent plus et Pétersbourg n'est plus rattaché au monde que par le télégraphe.

A Pétersbourg, tous les corps de métiers ont cessé le travail. Jamais encore la situation n'a été si grave pour le tsarisme.

De nombreuses patrouilles parcourent le quartier des fabriques et tous les faubourgs que sillonnent une foule d'ouvriers se rendant à des meetings.

Le monde officiel et la haute société sont très alarmés ; ils craignent surtout que le mouvement révolutionnaire ne prenne racine dans l'armée, en raison de la déclaration des ouvriers qui affirment ne faire grève que pour obtenir la vie sauve en faveur des soldats mutinés de Cronstadt et qui ont été condamnés à mort.

Le télégraphe signale un mouvement à Sveaborg, où 2.000 soldats d'in[illegible] et d'artillerie réclament le renvoi dans leurs foyers des réservistes et des soldats retenus